

# les séances

## RELICTO

DIM 22	13H00	ARLEQUIN 1
MAR 24	16H30	SAINT-ANDRÉ DES ARTS 3

## ROSE MODERNE, HUANCOR, PAKATNAMU PRÉMONITION, TROIS FORMES COURTES

DIM 22	21H30	ARLEQUIN 1
JEU 26	15H30	SAINT-ANDRÉ DES ARTS 3

## RETOUR AVANT 15 HEURES

DIM 22	21H30	ARLEQUIN 1
JEU 26	15H30	SAINT-ANDRÉ DES ARTS 3

## UNE ARME À LA MAIN, J'AI TRAVERSÉ LE DESERT

DIM 22	13H30	SAINT-ANDRÉ DES ARTS 3
JEU 26	14H15	ARLEQUIN 1

## BAISANOS

DIM 22	13H30	SAINT-ANDRÉ DES ARTS 3
JEU 26	14H15	ARLEQUIN 1

# les salles

## ARLEQUIN

→ 76, rue de Rennes, Paris 6<sup>e</sup>

## SAINT-ANDRÉ DES ARTS

→ 12, rue Git-le-Cœur, Paris 6<sup>e</sup>

## REFLET MÉDICIS

→ 3, rue Champollion, Paris 5<sup>e</sup>



## cinemadureel.org

Les interviews dans leurs versions complètes sont disponibles sur le blog Mediapart

# BAISANOS

## Andrés et Francisca Khamis Giacoman

« L'histoire n'est pas quelque chose de lointain : elle traverse le quotidien, les décisions familiales, voire les silences. » Pour Andrés et Francisca Khamis, cette citation résonne comme le point de départ d'une quête identitaire.

Alors qu'il achève ses études à la Casa del Cine de Barcelone, Andrés Khamis doit réaliser son projet de fin d'études. Pour l'accompagner dans cette aventure, une évidence s'impose : solliciter sa sœur, Francisca. Ensemble, ils plongent dans l'histoire de leurs racines.

Andrés et Francisca sont les descendants de Palestiniens ayant quitté leur terre en 1948 en quête d'un exil protecteur. Si cette migration initiale se voulait volontaire, la complexité de la situation géopolitique a rapidement transformé leur départ en un exil sans retour. Ce déracinement s'est inscrit durablement dans l'expérience de la diaspora palestinienne. Comme de nombreux descendants, le frère et la sœur ont grandi avec un rapport très concret au déplacement, à l'appartenance et à la mémoire : « L'identité n'est ni fixe, ni pure, elle se construit en mouvement. »

Bien que le retour physique soit impossible, la conscience de l'identité palestinienne ne s'est jamais effacée. Elle habite leur quotidien à travers la gastronomie, la culture, les récits familiaux et la langue arabe. Cette dernière est une « porte d'accès directe à la mémoire » à laquelle la famille a toujours refusé de renoncer, malgré une rupture de transmission : pour favoriser l'intégration d'Andrés et Francisca dans leur nouveau contexte social, l'arabe ne leur a pas été enseigné.

Ce choix n'est pas sans douleur : « Ce n'est pas neutre, c'est une perte traversée par la nécessité de survivre et de s'intégrer. » Pourtant, cette rupture n'a pas conduit à l'oubli. Au contraire, elle a généré une forme de résistance : « Dans ce mélange, dans cette friction entre les langues, résident une mémoire et une persévérance. »

En explorant leurs souvenirs d'enfance et leur héritage, une réponse commune a fini par s'imposer pour leur projet cinématographique : le Club Deportivo Palestino. Véritable pilier de la diaspora palestinienne au Chili, ce club de football professionnel est le point d'ancrage du documentaire. Les réalisateurs ont voulu comprendre comment une communauté d'immigrés a pu ériger un symbole aussi puissant au sein du sport national. Le documentaire s'est alors présenté comme une évidence, offrant une liberté de création et une urgence à traiter le réel de manière directe.

Pour les Khamis, le football est un langage universel, massif et viscéral. Il permet à une identité qui pourrait paraître lointaine de devenir visible et collective. Depuis 1920, le Club Deportivo Palestino agit comme un espace de transmission et une archive vivante. À travers ses couleurs et ses symboles, l'histoire palestinienne palpète au cœur du Chili.

Le film délaisse la structure chronologique au profit d'une construction par fragments. La littérature y occupe une place centrale, portée par les voix de Lina Meruane, Mahmoud Darwish, Edward Said, ou encore par la lettre historique envoyée par Yasser Arafat au club en 2003. Au fil du tournage, ils sont allés à la rencontre des « Baisanos », ces supporters du club qui leur ont prouvé que « l'identité ne se résume pas à un lieu d'origine. »

Le film est-il politique ? Pour les réalisateurs, la réponse est sans équivoque : « Tout film est politique. Chaque image construit un monde. Choisir quel monde montrer, d'où et pour qui, est toujours une décision politique. »

En filigrane, le film trace un parallèle avec l'exil de milliers de Chiliens après le coup d'État de 1973. Bien que suggérée, cette résonance est indéniable. Chiliens exilés et Palestiniens partagent cette mémoire fragmentée, ce déracinement et cette survie loin de chez soi. « Ces deux histoires nous enseignent que le déplacement ne s'arrête pas lorsqu'on franchit une frontière ; il se poursuit à travers les générations. »

L'empathie des « Baisanos » non-palestiniens puise sa source dans leur propre vécu de la dictature, de la répression et des disparitions. Cette identification est « émotionnelle et concrète : c'est une mémoire qui reconnaît une autre mémoire. »

Au-delà de l'œuvre, *Baisanos* a permis à la fratrie de libérer une parole jusqu'ici contenue. Ce film marque également le prélude d'un futur projet explorant la manière dont les souvenirs des migrants s'inscrivent dans le temps et relient des territoires lointains, prolongeant ainsi leur recherche sur l'héritage, le travail et la transmission.

NADIA POUZET

# RELICTO

## Guillermo Quintero

Dans l'un de ses films, Guillermo s'est intéressé au río Rojo, dans la région de la Macarena en Colombie, où certaines plantes aquatiques donnent à l'eau différentes couleurs. C'est là qu'il a commencé à entendre les premières histoires, rumeurs et anecdotes racontées par les habitants de la région au sujet de l'Indien Sixto, un homme qui serait le dernier représentant du peuple indigène tinigua. *Relicto* raconte ainsi la recherche que Guillermo entreprend pour retrouver Sixto.

Guillermo Quintero a étudié la biologie et la philosophie avant de se rapprocher du monde du cinéma, notamment à travers l'association le Chien qui Aboie. Ces disciplines continuent de nourrir son intérêt et se reflètent encore dans ses productions cinématographiques. Comme il le précise, ce titre *Relicto* provient d'un concept appris pendant ses études de biologie et qui signifie « ce qui reste ». Il désigne un individu ou un groupe d'individus appartenant à une espèce en voie d'extinction. Il l'a donc choisi pour un film qui se voulait avant tout le portrait de Sixto.

Ce portrait s'est construit progressivement. D'une part grâce au travail déjà réalisé par des linguistes qui, plusieurs années auparavant, avaient interviewé Sixto et mené un travail historiographique et d'archives. D'autre part grâce aux nombreuses histoires et témoignages de ceux qui l'avaient connu ou qui avaient entendu parler de lui. Guillermo m'explique que ce sont précisément ces témoignages et ces anecdotes des habitants qui permettent d'entrer dans la complexité de la figure de Sixto. Ils tissent une image souvent contradictoire de cet homme, oscillant entre le mythique et le banal. Ce qui l'intéressait particulièrement était la manière dont un personnage peut se construire dans l'imaginaire collectif malgré l'absence, ou peut-être justement à travers elle. Le portrait qui en résulte montre à quel point il est presque impossible de raconter l'histoire d'une personne de manière unique, car, comme le dit Guillermo, le portrait de quelqu'un n'est pas seulement constitué de ce qui s'est passé, mais aussi de ce dont les gens se souviennent.

Grâce aux différentes rencontres que Guillermo fait au cours de son enquête, le film esquisse également le portrait des habitants de la région. Ce sont des personnes venues occuper ces terres pour y construire leur vie. Le spectateur découvre alors leurs routines, leurs habitudes et leur relation avec la nature. Une relation qui, comme le note Guillermo, se construit à partir de deux forces opposées. D'un côté, la nature est perçue comme une source de richesse. De l'autre, elle est aussi vue comme une menace.

Guillermo indique également que la région de la Macarena se situe à la rencontre de plusieurs écosystèmes. Dans son film, différents paysages visuels et sonores se superposent et plongent le spectateur au cœur de ce territoire. Mais le film ne parle pas seulement du paysage.

Il montre aussi sa transformation et la disparition progressive de la forêt, provoquée par l'arrivée de paysans qui cherchent à gagner des terres sur la jungle et qui, peu à peu, contribuent à l'érosion de la forêt. Cette transformation entraîne également la disparition des communautés indigènes qui coexistent avec cet environnement. Comme le souligne Guillermo, à mesure que leur espace de vie se réduit, ces communautés disparaissent elles aussi. L'histoire de Sixto devient alors le reflet de ce phénomène lié à l'avancée de ce que l'on appelle la modernité.

Guillermo affirme qu'il ne pense pas que les films puissent changer le monde. En revanche, ils peuvent contribuer à ouvrir un débat et à rendre visibles certaines problématiques, comme ici celle de la disparition du peuple indigène tinigua. Guillermo ajoute que le film l'a amené à réfléchir à la manière dont disparaissent une langue et une culture. Cette disparition ne se produit pas en un seul moment précis et identifiable, mais constitue plutôt un processus qui se reflète dans divers instants symboliques que Guillermo mentionne dans le film : la première bière, le moment où Sixto a décidé de vendre ses terres, ou encore celui où il a choisi de ne pas transmettre sa langue à ses enfants. Ayant été très tôt en contact avec une autre culture, Sixto a vu la sienne s'effacer progressivement.

Ainsi, pour Guillermo, l'essentiel n'était pas que Sixto confirme ou infirme tous les détails racontés par les autres à son sujet. Ce qui comptait était de s'approcher, à travers ce récit complexe, de l'histoire d'un personnage qui incarne certaines des problématiques liées à la disparition d'une communauté indigène. Guillermo espère que le spectateur pourra se reconnaître dans la fascination qu'il ressent lui-même pour ce qui est en train de disparaître, pour ce qui semble être le dernier vestige d'une condition humaine. Complices et témoins de ces histoires, nous nous retrouvons face à un moment ultime qui peut être à la fois fascinant et troublant.

SABINA TABORGA

# réel itw

# 22 / 03

entretiens avec  
les cinéastes  
en compétition



Bibliothèque  
publique d'information  
Centre Pompidou

R É É L  
Les Amis  
du Cinéma  
du réel

48<sup>e</sup> FESTIVAL INTERNATIONAL  
DU FILM DOCUMENTAIRE

